

Le Mouvement International

BELGIQUE

Dans notre « Libre » Belgique la liberté d'expression est devenue un mythe. Nos gouvernements apeurés du mécontentement grandissant des masses et craignant pour leurs privilèges, commencent à traquer les anarchistes.

Lebrun, l'ex-général du Communisme, vient d'être condamné par la Cour d'assises du Brabant à un an de prison, avec arrestation immédiate, pour l'édition d'un tract en faveur de la Russie révolutionnaire.

Du réquisitoire de l'avocat-général Sartini, il se dégage clairement que nos bourgeois très démocratiques espèrent, en frappant Lebrun, enrayer notre propagande.

Voici un passage très suggestif de ce réquisitoire :

« Il faut se montrer éternellement envers les anarchistes. Ceux-ci se sont tenus, pendant toute l'occupation, à l'écart pour de l'Allemand. Aujourd'hui, ils relèvent la tête. Cela ne peut être toléré. Et partout où ils se dressent, ils rencontrent le Parquet bien résolu à défendre les droits de la Société. »

Tout d'abord les propos de cet inquisiteur sont faux lorsqu'il dit que les anarchistes bruxellois se sont tenus à l'écart pendant toute l'occupation par peur de l'Allemand.

Un de nos camarades a attrapé six mois de prison pour avoir écrit, sur un journal allemand en flagrant délit d'impression d'un journal révolutionnaire clandestin : *La Révolte* (on voit que les Allemands étaient moins à craindre que les Belges, puisqu'ils ne condamneront le camarade qu'à six mois de prison).

D'autres camarades furent déportés pour des faits qui ne furent ni plus ni moins que des faits de résistance.

Ensuite, si les anarchistes n'ont pas continué leur propagande écrite dès le début de la guerre, c'est uniquement parce que cela leur était matériellement impossible. Le chômage était général, les camarades ne purent réunir les fonds nécessaires et nous ne possédions pas un matériel d'imprimerie à nous.

Ah ! si nous avions pu élargir nos fonds secrets des banques, nous aurions imprimé clandestinement, tout comme nos patriotes qui éditaient une petite feuille *La Libre Belgique* pour « remonter » le moral des Belges.

La colère de notre avocat-général vient surtout du fait que les anarchistes sont restés réfractaires à la folie générale. Ils ont pointé du doigt le panneau de la Paix de Dieu, de la guerre pour la civilisation et de la liberté. Ils savaient que les prolétaires sont toujours les dupes dans ces histoires. Quelle différence y a-t-il entre un dominé belge, allemand ou français ? Y a-t-il une nuance entre l'exploitation de l'un ou de l'autre ? Alors.

Non, cet avocat-général sait très bien que ses propos sont faux. Ce qu'il vise c'est discréditer les anarchistes.

Il sait qu'il est les ennemis les plus irréductibles de leurs privilèges. Que les sophismes patriotiques nous laissent froids en toutes circonstances. Que nous voyons une haine implacable à l'égard de ceux qui souffrent les travailleurs et que nous avons toujours été prêts à nos sacrifices pour conquérir notre liberté.

Qu'il cherche à nous balancer c'est logique, mais qu'il ne se fasse néanmoins trop d'illusions : nous continuerons malgré tout notre propagande.

Que Messieurs les fonctionnaires du ministère social-patriote Vandervelde ne s'avisent pas dans leur action répressive ; qu'ils nous traitent et qu'ils nous emprisonnent. Ainsi la bourgeoisie accumule la haine dans notre camp et attisera la révolte. Un jour la coupe débordera et alors il y en aura qui trembleront.

IRLANDE

Dans le courant de la semaine dernière (du 12 au 15 avril) a éclaté une grève générale de plus de 300.000 ouvriers et employés, pour protester contre l'emprisonnement des manifestants arrêtés dans le dernier mouvement insurrectionnel.

Il y a quelque chose de magnifique — et cela malgré les tendances du mouvement, comme nous l'avons déjà mentionné — dans le geste du peuple irlandais. Le système des emprisonnements qui ont refusé toute nourriture pendant plus d'une semaine, jusqu'à l'épuisement total de leurs forces, l'élan spontané de la masse et son esprit de suite, ont eu raison du gouvernement britannique.

Bien que le but de la dernière grève ait été atteint, puisqu'on a relâché complètement les insurgés, l'action violente, avec dynamite, pétrole et revolvers, continue à jouer son rôle.

Le mouvement « sporadique » rend toute répression difficile sinon impossible. Ce qui est le plus triste, c'est que le sang des prolétaires irlandais coule à flots pour un chimère, comme il a coulé inutilement dans bien d'autres pays où les opprimés, « pour le roi de Prusse », ou, si vous aimez mieux, pour l'établissement d'une république — bourgeoise (exemple : Pologne, Tchéco-Slovaquie, Yougo-Slavie).

GRÈCE

« Extrait d'une lettre d'un camarade Grec. » Dans notre pays, la réaction grandit. Notre camarade Benaroya est toujours en exil. Les persécutions contre notre mouvement continuent. La Chambre a voté de voter des lois anti-ouvrières, déposées par le gouvernement, limitant le droit de grève et nous mettant dans l'impossibilité de faire notre propagande.

A une délégation ouvrière qui s'est présentée devant lui, M. Venizelos a répondu : « Quand vous autres ouvriers prenez le pouvoir, vous ferez ce que vous voudrez. Pour le moment, c'est moi qui suis le maître. »

Paroles d'un cynisme révoltant que les ouvriers feront bien de se rappeler au moment opportun.

Les grèves se multiplient. A Varie, petit village près de Salonique, une grève a éclaté. Les ouvriers qu'on faisait travailler 15 heures par jour se révoltent enfin contre l'arbitraire patronal.

Le Parti socialiste tiendra un congrès en avril pour se prononcer sur l'adhésion à la 3^e Internationale. Déjà au dernier conseil national tenu à Athènes, il avait décidé de quitter la 2^e.

TCHÉCO-SLOVAQUIE

Quelle triste confirmation je viens de recevoir de la-bas. Pour ceux des lecteurs que cette petite rubrique intéresse, je n'ai pas besoin de rappeler la question que nous avons posée à la fin d'un récent article sur le mouvement socialiste et anarchiste tchéco-slovaque.

Où j'étais pas si naïf de croire que la lâcheté de certains militants socialistes, syndicalistes ou anarchistes se limitait à un seul pays. Cette lâcheté, malgré ma pauvreté d'imagination, m'était déjà bien connue quand j'ai écrit mon dernier article. Mais la surprise a été trop grande : car la lâcheté et la trahison de certains de nos

amis de la-bas dépasse par ses limites même « l'observance ».

Les anciens rédacteurs des deux journaux anarchistes, le docteur Vrebenky et le docteur Borek ont passé de l'autre côté de la barricade avec une « facilité » étonnante et avec un cynisme vraiment déconcertant. Tous les deux aujourd'hui sont membres du parti « national-socialiste » (tendances des dissidents français).

Le docteur Vrebenky, un peu plus pressé pour se faire payer les douze deniers de Judas, est même devenu, depuis 1918, ministre du Revirement dans le gouvernement de « l'Union sacrée ». Et aujourd'hui M. le docteur Vrebenky joue le plus grand rôle dans la foire électorale qui vient de commencer dans la « mignonne » république tchéco-slovaque. Oh ! comme c'est triste de voir que tout un siècle d'intellectuels jadis anarchistes ou socialistes, comme Neuman, Stranek, Machar, etc., ont prostitué leur talent et leur conscience pour une aubaine quelconque. Est-ce que vous avez tous oublié, mes amis de la-bas, une phrase vengeresse d'un de vos poètes :

« Pour une poignée de riz pourri, vous lèchez servilement les tripes de vos bourgeois. »

Dans un de ses articles spirituels, Renay tout se plaignait d'une certaine décadence dans la large jeunesse des candidats pendant les dernières élections françaises. Qu'il prépare alors son sac de voyages et fasse un tour en Bohême ; et pour un billet de mille francs, il se transportera dans le vieux bon temps qu'il regrette mélancoliquement. Ils « s'engouffrent » contentement, les candidats, et ils sont nombreux « ce mouvement », il y a de beaux partis représentés dans chaque district.

Combien ils doivent rire, les citoyens qui n'ont pas tout à fait perdu le bon sens !

Les employés d'Etat à Prague se sont mis en grève parce qu'ils ont trouvé que l'hygiène de leurs bureaux est totalement insuffisante. C'est un peu drôle, mais ne le trouvez-vous pas plus intéressante, cette grève pour une augmentation de propriété, que celles qu'on fait pour obtenir dix sous d'augmentation de salaire ?

Quelques députés ont trouvé les salaires des ouvriers exorbitants (comme vous le voyez, le climat n'est pour rien dans l'imbécillité des hommes) ; et quelques milliers d'ouvriers ont trouvé que ces messieurs et dames de la Chambre « cherchent un peu dans les bégonias », et alors ils ont élu des députés nombreux (il s'agit de députés de Prague) qui sont allés à la Chambre trouver une députée, la plus acharnée ; avec une politesse ironique, ils lui ont prié de bien vouloir échanger son salaire de députée contre le salaire des ouvriers.

La différence étant un peu grande entre les deux salaires, la « députée » a voulu que quelques députés balbutient quelques paroles d'excuses.

C'est une façon d'agir plus expéditive que les enquêtes d'ateliers — j'allais écrire d'ateliers — de la C. G. T. française.

Comité de Diffusion. — Les camarades sont priés de bien vouloir assister à la réunion du dimanche 25 avril, pour 9 h. 12. Le lieu de la réunion sera inséré sur les convocations qui leur seront adressées.

La camarade qui a demandé à faire connaissance avec Tchéco se prie de laisser quelques mots au journal.

DES MUFLES...

« Eh bien ! Quoi ! major, semblaient-ils me dire, chair à travail, chair à canon, y aura-t-il jusqu'à l'aurore des temps nouveaux, d'autre destin pour ce « prolo » que tu aimes tant... »

Que de fois, alors, ayant clos d'un doigt fraternel, la paupière de l'un de ces amis inconnus, je rentrais chez moi, la rage au cœur, maudissant plus que jamais la guerre et le capitalisme immonde qui la déclenchait, et maudissant aussi les grands manitous du service de Santé, les Toussaints, les Delorme et d'autres encore sur les responsabilités desquels je reviendrai.

A L'INFIRMERIE

Après avoir de mes propres yeux, vu et apprécié tous les crimes dont nos blessés et nos malades furent victimes dans les hôpitaux, je voulais constater ce qu'il en était du service de Santé dans les formations volontaires et les batteries du front de M., malgré mon âge et au risque d'encourir les plus rudes fatigues, je demandai et j'obtins d'être versé au service actif du front de mer ; je quittai donc le service des hôpitaux pour le service des batteries auxquelles je fus affecté en qualité de médecin-major.

Ah ! ce que je vis là pendant 15 mois, fut aussi navrant et aussi douloureux que ce que j'avais observé dans le service hospitalier.

Jamais administration n'afficha cynisme pareil dédain et pareille incurie pour la santé des soldats et des matelots qui, en attendant, la leur départ au front, avaient pour mission de veiller à la sécurité des côtes et aux entreprises possibles de sous-marins ennemis contre le port.

A la batterie de Corquaironne, comme dans les batteries voisines de la Colle-Neire, de la Gavarresse et du poste photo-électrique, sur lesquels rayonnait mon service de médecin-major, l'infirmerie dont je disposais était plus infecte et plus insalubre que la plus nauséabonde des prisons tennesiennes, où je montrai jadis les formations entassées, en train de râler et de mourir.

C'était, en effet, la « prison » qu'on avait pompeusement baptisée : « Infirmerie ». Qu'on se figure une salle aux voûtes basses, longue et large de quelques mètres carrés, à peine, aux murailles suintant d'une perpétuelle humidité et recevant un jour blafard par une ouverture unique minuscule, et armée de formidables barreaux. Jamais un rayon de soleil ne pénétra dans ce misérable réduit.

Et là, serrés l'un contre l'autre, huit petits lits de soldats sans garniture et pour lesquels, pendant des mois, je m'évertuais à demander des matelots et des couvertures, sans jamais y réussir.

Comme pharmacie, une simple caisse, tous jours vide de médicaments, ça, sous prétexte qu'ils étaient arrivés par l'humidité, l'administration de la marine refusait de l'approvisionner pour un certain temps. Le plus souvent, quand les matelots et les soldats souffraient se présentaient à la visite, je ne pouvais même pas leur donner le purgatif, la quinine, le pectoral que réclamait leur état. C'est en vain que chaque jour j'en voyais à la direction du service de Santé, de demandes sur demandes de ces médicaments les plus élémentaires : ou bien l'un ne me répondait pas, ou bien, après des lenteurs interminables, j'obtenais enfin quelques paquets de sulfate de soude et une quantité infinitésimale de quinine.

(1) Voir les numéros précédents à partir du N° 63.

Amis, abonnez-vous

Faites-nous des abonnés

A propos de la « Ruche »

Depuis près de deux ans, à la requête de la propriétaire, ce qui reste du mobilier et du matériel de « la Ruche » avait été placé sous séquestre, en garantie des sommes dues. Dimanche dernier, à eu lieu la vente publique aux enchères de ce mobilier.

Sébastien Faure s'était rendu sur les lieux, pour assister à cette vente. Là, il fut mis au courant de la condamnation prononcée récemment par le tribunal correctionnel de Rambouillet contre deux pauvres diables en raison du vol de quelques menus objets appartenant à « la Ruche ».

Notre camarade s'est empressé d'adresser au Procureur de la République de Rambouillet la lettre suivante :

Paris, le 19 avril 1920.

Monsieur,

J'ai appris, ces jours-ci seulement, que, pour des motifs que vous me présentez comme étant « la Ruche », matelots, couvertures, machine à coudre, etc., deux hommes ont été récemment condamnés.

Si j'avais connu, en temps utile, le délit pour lequel ont été poursuivis ces deux hommes — qui, probablement, ont fait la guerre et, à coup sûr, n'en ont pas profité — j'aurais demandé à votre Parquet de renoncer à toutes poursuites. Si j'avais su qu'il s'agissait de deux hommes qui ont été poursuivis pour un délit de complicité, j'aurais demandé à être entendu, non pour requérir leur condamnation, mais pour solliciter leur acquittement.

Je suis qu'il est trop tard pour intervenir utilement en leur faveur et que l'un d'eux a été déjà remis en liberté. Mais je demande l'acquittement de celui qui est encore incarcéré.

Je suis sûr que vous et ma conscience protestent à la pensée que deux de mes frères en humanité ont été frappés pour un léger préjudice dont, seul, j'aurais eu à me plaindre.

Et, dans cette lettre n'aurait d'autre résultat que de souligner ma conscience d'anarchiste, je me fais un devoir de vous l'adresser.

Racine, Monsieur, mes salutations.

Sébastien FAURE.

La Nouvelle Gloire du Sabre

Documents vécus pour servir à l'histoire de la grande guerre (1914-1919)

QUELQUES VICTIMES

Pauvres blessés ! Pauvres poilus, ô douloureuses victimes du Capitalisme féroce, presque tous enfants de mon bon Midi ou de la lumineuse Algérie, (car dans mon service, la plupart appartenait aux XV^e, XVI^e et XIX^e corps d'armée) je vous vois encore dans vos petits lits de fer, blêmes, exsangues, les dents serrées par l'étroite tétanie, le souffle écourté par les râles annonciateurs de la Mort ! J'entends vos voix, but le pur accent de terreur semblait accrû par les approches de l'agonie.

Là, sur ce lit étroit d'un fusilier marin qui, en rude langage cottois, évoquait dans le crépuscule de son délire sa « barquette » ensoleillée ou sa tartane de pêcheur aux blanches voiles. Un éclat de schrapnell lui avait brisé la cuisse et il était resté deux jours et deux nuits sans le moindre pansement.

Là, c'était un soldat colonial, tout jeune, né sous le ciel de la blanche Algérie, qui, avec un zélande enfantin, murmurait d'incohérents souvenirs sur la vieille kasbah éblouissante de soleil, avec la neige de ses terrasses, la souris de ses mosquées, l'ombre fraîche de ses ruelles où palpitait le mystère de la vie arabe. Il devait sa mort prochaine à une balle dont un galeux incapable n'avait même pas soupçonné l'existence dans son intestin.

Plus loin, c'était un pauvre artilleur, dont la mitraille avait emporté le pied gauche, et qui faute d'une aseptie suffisante et opportune s'en allait en proie à la gangrène gazeuse. Sentant sa fin prochaine, et venir l'étreinte du tétanos, il murmurait, en dialecte biterrois des mots enfantins, ou passait la silhouette d'une aulelle aux cheveux blancs, caillant, de sa main ridée, dans la vigne baignée de rosée, les grappes mûres.

D'autres, d'autres encore dont j'ai gardé l'attendrissant et terrifiant souvenir et dont je dirai, tout au long, le martyre dans mon prochain livre : *Le front perché sur la souffrance*.

Que de fois, le cœur serré, pris à la gorge par cette punition dont rien n'avait pu le désimprégner, je cherchais à lire, dans leurs prunelles que la fièvre dilatait, l'ultime pensée que ne trahit même pas le délire, la suprême étincelle dont s'éclairaient les fenêtres de leurs cerveaux.

Presque tous savaient, ou du moins la plupart d'entre eux avaient conscience que des fautes graves, que des crimes furent commis à leur endroit, qu'ils n'avaient pas reçu les soins qui les eussent sauvés, qu'on leur avait, et qu'ils s'en allaient victimes d'une scélératesse impitoyable.

Et pourtant, rares étaient ceux qui, dans les yeux mourants desquels, je voyais passer le rapide éclair d'une conscience révoltée.

Chez presque tous, enfants du peuple, tri-mardeurs de la mine, de l'usine ou de l'atelier, je lisais, avec l'épouvante folle du bombardement, et des mitrallades, une résignation infinie.

« Eh bien ! Quoi ! major, semblaient-ils me dire, chair à travail, chair à canon, y aura-t-il jusqu'à l'aurore des temps nouveaux, d'autre destin pour ce « prolo » que tu aimes tant... »

Que de fois, alors, ayant clos d'un doigt fraternel, la paupière de l'un de ces amis inconnus, je rentrais chez moi, la rage au cœur, maudissant plus que jamais la guerre et le capitalisme immonde qui la déclenchait, et maudissant aussi les grands manitous du service de Santé, les Toussaints, les Delorme et d'autres encore sur les responsabilités desquels je reviendrai.

En présence d'un pareil état de choses et devant mon impuissance absolue d'y remédier, je résolus d'envoyer d'urgence à l'hôpital, tous les matelots et soldats qui se présenteraient à la visite et que j'aurais reconnus malades.

Mais, pour cela, il eût fallu disposer de moyens de transport convenables pour faire effectuer à ces malheureux les 20, 30 ou 40 kilomètres qui séparaient les batteries de Corquaironne, de la Colle-Neire, de la Gavarresse et le poste photo-électrique, de l'hôpital maritime de Toulon ; et l'on n'avait mis à ma disposition pour me transporter moi-même et mes malades, à travers ces grandes distances, qu'une voiture d'ambulance, ancien modèle complètement déterioré, au coffre disjoint, aux brancards branlants, au toit défilant encore plus grave, était dépourvue de frein à peine pouvant aller en plaine, à plus forte raison ne pouvait-elle monter et descendre les rudes côtes au bout desquelles se trouvaient les « ouvrages » que je desservais. A ce point était pénible et dangereux le premier trajet elle vers et le malade que je transportais à l'hôpital et moi-même faiblement éteints.

A partir de ce moment, mes malades, avec juste raison se refusèrent à y monter ; de plus en plus navré de les voir ainsi privés de l'unique ressource qui me restait pour leur faire donner les soins nécessaires par leur état, je proposai au commandant de mettre au service des malades, ma propre voiture automobile, en prenant à ma charge tous les frais, proposition qui fut acceptée. Enfin, puisque je ne pouvais les soigner dans mon infirmerie-prison, il me serait loisible de les transporter à l'hôpital avec la sécurité et le confortable auxquels ils avaient droit.

Mais, à partir de ce moment les médecins de l'hôpital me les renvoyaient impitoyablement, sous prétexte que les salles étaient bondées, Et le martyre des malades continua.

Combien de malheureux matelots et colons entrés dans le taudis infect pour un simple rhume, y ont contracté les germes d'une tuberculose qui ne tarda pas à éclater sur leur front.

On trouvera aux Annexes de mon livre les protestations douloureuses de certains, protestations que la place restreinte dont je dispose ne me permet pas de donner ici.

P. Vigné d'Octon.

(La semaine prochaine VI^e chapitre : « A Salonique ».

Mise au point

sur le syndicalisme

(Deuxième article)

Faute d'avoir recouru à l'action directe, que de graves importances ont été brisées. Si les cheminots, les mineurs, les textiles, les transports et autres corporations avaient employé cette violence, ils seraient sortis victorieux.

Moins que jamais le patronat sera vaincu par la grève, courte et longue, et ce n'est pas par les gros salaires qu'il propose que les travailleurs viendront à bout de la résistance patronale et de ses millions. L'action défensive et offensive doit être rapide

Si bien que les malades à qui je prescrivais ces remèdes et qui en avaient un besoin urgent finissaient par me dire : « Monsieur le Major, j'ai le moyen de me les procurer, voulez-vous me faire une ordonnance et obtenir pour moi la permission d'aller à Toulon les acheter ? »

Navré que ces pauvres diables en fussent réduits là, j'acquiesçais de grand cœur ; mais hélas ! il arrivait souvent, que, malgré mon insistance le commandant de la batterie refusait la permission demandée, alléguant que ces galeux-là étaient des carottiers qui prenaient ce prétexte pour aller se balader à Toulon. Mais les matelots et les soldats de ma batterie, n'avaient pas tous les moyens de payer les médicaments que l'Etat, au service duquel ils étaient, avait l'impérieux devoir de leur fournir.

Et alors, convaincu de l'urgence qu'il y avait à les leur administrer, j'allais moi-même dans une pharmacie de Toulon les acheter de mes propres deniers.

A ceux qui devant des abus aussi déplorables, émettaient quelques doutes sur la véracité de mes affirmations, il m'est loisible de montrer quelques-unes des factures et des reçus qui me furent délivrés par les pharmaciens de Toulon auxquels je m'étais adressé.

Ce n'est pas tout. Si, dans la susdite prison baptisée « infirmerie », il n'y avait ni air, ni lumière, ni médicaments, ni couvertures ni matelas sur les lits, il y avait encore moins de chauffage pendant l'hiver.

Celui de 1915, de janvier à mars fut particulièrement rigoureux, et de voir mes pauvres malades, à l'heure de la visite, grelotter et « clamer du feu, avec des larmes dans les yeux, je me sentais rému jusqu'aux entrailles, et c'est avec un redoublement d'ardeur que je réclamaï, pour la vingtième fois, au commandant, un poêle et du charbon pour l'infirmerie-prison.

Insistance vaine, inutiles protestations. Tour à tour et sans relâche, je m'adressai à l'amiral commandant le front de mer, au directeur du service de Santé, au nom de la simple humanité.

Les résultats furent aussi négatifs.

Alors, au comble de l'indignation je me mis à rompre avec la discipline militaire, à laquelle je m'étais jusqu'alors rigoureusement soumis, en faisant du bruit autour de ce scandale odieux, au risque d'encourir les pénalités prévues.

Enfin l'argument porta, et on se décida à doter d'un poêle et de charbon la prison-infirmerie. Mais hélas ! cette lutte acharnée avait pris du temps, et, lorsque le poêle arriva, nous étions à la fin de mars et l'hiver était fini.

Or, chose triste et douloureuse à dire, pendant que mes braves marins et colons, malades, souffraient du froid dans ce taudis humide où les simples rhumes, les gripes les plus bénignes, dégénéraient vite en fluxions de poitrine, le commandant installé dans un vaste pavillon, bien éclairé, bien chauffé, occupait la totalité, et dont une partie aurait dû être réservée à l'infirmerie, ainsi que j'en ai acquis la certitude plus tard, jouissait de moyens de chauffage les plus confortables et les plus cossus.

Et, non content de cela, la prison de la batterie étant devenue à cause de cet abus, l'infirmerie, émettait-il la prétention d'enfermer les hommes punis dans le local infect, où la place manquait pour les malades.

Il me fallut déployer une très grande énergie pour empêcher que le comble fût ainsi à l'infirmerie.

En présence d'un pareil état de choses et devant mon impuissance absolue d'y remédier, je résolus d'envoyer d'urgence à l'hôpital, tous les matelots et soldats qui se présenteraient à la visite et que j'aurais reconnus malades.

Mais, pour cela, il eût fallu disposer de moyens de transport convenables pour faire effectuer à ces malheureux les 20, 30 ou 40 kilomètres qui séparaient les batteries de Corquaironne, de la Colle-Neire, de la Gavarresse et le poste photo-électrique, de l'hôpital maritime de Toulon ; et l'on n'avait mis à ma disposition pour me transporter moi-même et mes malades, à travers ces grandes distances, qu'une voiture d'ambulance, ancien modèle complètement déterioré, au coffre disjoint, aux brancards branlants, au toit défilant encore plus grave, était dépourvue de frein à peine pouvant aller en plaine, à plus forte raison ne pouvait-elle monter et descendre les rudes côtes au bout desquelles se trouvaient les « ouvrages » que je desservais. A ce point était pénible et dangereux le premier trajet elle vers et le malade que je transportais à l'hôpital et moi-même faiblement éteints.

A partir de ce moment, mes malades, avec juste raison se refusèrent à y monter ; de plus en plus navré de les voir ainsi privés de l'unique ressource qui me restait pour leur faire donner les soins nécessaires par leur état, je proposai au commandant de mettre au service des malades, ma propre voiture automobile, en prenant à ma charge tous les frais, proposition qui fut acceptée. Enfin, puisque je ne pouvais les soigner dans mon infirmerie-prison, il me serait loisible de les transporter à l'hôpital avec la sécurité et le confortable auxquels ils avaient droit.

Mais, à partir de ce moment les médecins de l'hôpital me les renvoyaient impitoyablement, sous prétexte que les salles étaient bondées, Et le martyre des malades continua.

Combien de malheureux matelots et colons entrés dans le taudis infect pour un simple rhume, y ont contracté les germes d'une tuberculose qui ne tarda pas à éclater sur leur front.

On trouvera aux Annexes de mon livre les protestations douloureuses de certains, protestations que la place restreinte dont je dispose ne me permet pas de donner ici.

P. Vigné d'Octon.

(La semaine prochaine VI^e chapitre : « A Salonique ».

Mise au point

sur le syndicalisme

(Deuxième article)

Faute d'avoir recouru à l'action directe, que de graves importances ont été brisées. Si les cheminots, les mineurs, les textiles, les transports et autres corporations avaient employé cette violence, ils seraient sortis victorieux.

Moins que jamais le patronat sera vaincu par la grève, courte et longue, et ce n'est pas par les gros salaires qu'il propose que les travailleurs viendront à bout de la résistance patronale et de ses millions. L'action défensive et offensive doit être rapide

et violente, les conflits ne doivent pas s'éterniser. Ne réussissent généralement que ceux qui sont courts, pour les raisons indiquées plus haut.

Quand les travailleurs ont pratiqué, pour les réalités, cette gymnastique révolutionnaire, ils prennent conscience de leur force, et sont tous prédisposés à comprendre la valeur de la propagande antiparlementaire et antipatriotique.

Ainsi, les saisissement le rôle malaisé du régime capitaliste avec tous ses rouages, police, prisons, magistratures, armée, Etat. Ils comprennent mieux une fois qu'ils sont habitués à faire leurs propres affaires : que les maux dont ils souffrent sont inhérents au capitalisme et qu'il faut, pour les détruire, leur régime et son soutien l'Etat.

C'est alors que s'affirme la supériorité de notre action.

Inciter les individus à conquérir le maximum de liberté, de joies, de bonheur en régime capitaliste, sans leur laisser perdre de vue l'objectif final du syndicalisme : l'abolition du salariat. La grève générale, possédant une valeur destructrice, elle est la conséquence des puissantes organisations capitaliste.

Les grèves partielles sont des préparations de la grève générale, elle sont cependant insuffisantes à briser le régime capitaliste, solidement assis.

Il faut la grève générale avec tous ses aspects d'action directe, pour détruire le régime et ses moyens de coercition.

La grève générale découle forcément des grèves partielles, elle peut cependant être précipitée par des « hommes ».

C'est précisément parce que nous aurons à faire à de formidables organisations patronales, disposant sans réserves de toutes les forces répressives de l'Etat, que nous aboutirons à une crise, ou toute transaction deviendra impossible. Il faudra ou être écrasés par les capitalistes, ou être brisés par leur armée, leur police, leur magistrature, ou bien au contraire, par un emploi heureux de l'action révolutionnaire sous toutes ses formes, mettre hors d'état de nuire les moyens d'oppression et d'extermination dont président user nos exploitateurs et dirigeants.

La grève générale révolutionnaire, c'est la conséquence, l'aboutissement logique de tous nos mouvements partiels, elle est le but qui ne faut jamais perdre de vue dans les détails les plus lointains de notre activité.

Il nous faut avant tout rechercher, favoriser, propager, les méthodes qui lui donneront les plus grandes certitudes de victoires. Si l'on a une crise du syndicalisme, c'est parce que l'on a perdu de vue l'objectif final.

De là une trop grande facilité à tout succéder à la seule extension du recrutement, de là le découragement exagéré par quelques insuccès partiels.

Nous ne sommes ici pas de ceux qui veulent ignorer les difficultés et les obstacles, nous pensons qu'il faut les voir et les comprendre, non pour en faire un prétexte aux insuccès, mais au contraire pour en déduire la nécessité d'une action plus virile et plus énergique que jamais.

C'est dans ce sens que selon moi les disciples de Bakounine doivent s'efforcer d'orienter le syndicalisme d'après-guerre.

Les politiciens de toutes nuances, mais surtout les apostats du syndicalisme, de l'anarchisme, du socialisme de guerre, s'efforcent à l'heure actuelle d'exercer sur les groupements ouvriers la plus fâcheuse et la plus déprimante influence.

Nous avons quelque peu le droit de contrebalancer l'action de ces derniers et des méthodes adoptées.

Il nous appartient de le faire. Ouvrons énergiquement dans les syndicats, affirmons sans restrictions notre idéal, faisons-y prévaloir et employons nos méthodes de lutte, seules capables de résoudre les problèmes angossés de l'heure actuelle.

Et, d'autre part, fortifions de tout notre concours notre presse anarchiste les groupements, notre Fédération qui a déjà donné des preuves d'audace et d'initiative, dont au sein d'un parti ne peut se vanter.